

INTRODUCTION DE L'AUTEUR

Lorsque vous vous promenez dans l'exposition de Michaela Schweighofers, pensez au temps qu'elle a passé à essayer de reconstruire des systèmes entiers de relations. Certains semblent, maintenant que les portes sont ouvertes, très éloignés, comme des souvenirs d'enfance flous ou les pensées complexes qui peuplent des nuits blanches et vertigineuses, ou quelque chose qui vient à peine de se produire, comme une promenade à pas lents sur les trottoirs bondés de la ville, ou le temps passé à faire défiler une page web très fréquentée consacrée à l'accumulation sans fin de marchandises d'occasion. Considérez la poussière qui se dépose lentement sur les surfaces textiles et les vitres d'un musée, les coins gris d'une forêt hivernale sans neige, l'obscurité accueillante d'un hall d'entrée.

Pensez à Michaela Schweighofer comme une détective paradoxale. Une détective qui suit attentivement les traces, les indices, d'un événement produit collectivement (le présent). Quelque chose qui, par une lente pulsation, apparaît et disparaît devant nos yeux fatigués.

Le texte qui suit a été rédigé à la suite de plusieurs appels téléphoniques au cours desquels Michaela a décrit la manière dont sa pratique se déploie à partir de la relation qu'elle entretient avec les matériaux qui ont joué et jouent un rôle dans sa vie, dans les fondements culturels et sociaux des villes qu'elle habite, et la langue parlée par les personnages qu'elle rencontre dans la littérature et les émissions télévisées.

Comme vous le constaterez bientôt, le texte qui suit fonctionne comme une accumulation précaire et inachevée de fragments. J'espère que cette série d'annotations ne sera pas perçue comme quelque chose d'exhaustif. Elle ne devrait pas satisfaire un quelconque besoin d'information. Elle pourrait plutôt ressembler à une rumeur confuse, aux gribouillis trouvés d'un personnage académique caricatural, aux indices d'un mystère qui doit rester irrésolu, aux souvenirs fébriles d'un crâne d'œuf déconcerté.

PRATIQUES

« ... L'amour et la peur augmentent ensemble avec une précision presque mathématique : plus l'amour est grand, plus la peur l'est aussi ». ¹

Une pratique peut être considérée comme une sorte de routine : un événement répété dans le temps qui produit lentement un comportement ou une forme - quelque chose qui a des formes spatiales et temporelles, des dimensions et des durées spécifiques.

1.

Michaela Schweighofers utilise, compétence sculpturale nouvellement acquise, du Tohiti-Manila courbé à la vapeur, un matériau et une technique utilisés au XIXe siècle pour la construction de porte-journaux (Zeitungshalter), des objets sinueux et quelque peu loufoques que l'on trouve encore dans les cafés viennois. Le Tohiti-Manila est une sorte de rotin, nom américanisé du "rotang" (rotang calamus). En latin, "rotang" signifie quelque chose comme "bâton de marche ».

Quelques images me viennent à l'esprit : la flaneuse, personnage halluciné traversant la ville du XIXe siècle avec sa canne maniable qui ponctue la nuit silencieuse d'un rythme précis, et les nouvelles matinales chargées, souvenirs d'encre fraîche de la veille. Ou encore l'épingle à cheveux en bois en vogue dans la garde-robe de la bourgeoise du XIXe siècle, un accessoire pratique qui pouvait, en cas d'urgence, se transformer en arme pointue, prête à piquer un éventuel agresseur. Des bâtons longs et pointus qui retiennent délicatement des olives farcies au piment, ou des oignons marinés, dans un martini glacé.

¹ Josephine Winslow Johnson, *Now in November*, 1934

2.

Le mot allemand "willhaben" se traduit littéralement par "je veux avoir". Willhaben est un moteur de recherche autrichien consacré aux produits, emplois et logements de seconde main. Que veut Schweighofer, que cherche-t-elle sans relâche ? Elle capture des images, celles qui sont maintenant, dans ces salles, encadrées, introduites dans une matérialité différente et dans un champ de valeur relatif. Des meubles mis au rebut deviennent les protagonistes mélancoliques d'une pièce sur les joies de la consommation et la vie étouffante de la classe moyenne européenne. L'un des objets, un coquillage vert bile, probablement un lavabo, pourrait également être la cache de la souffeuse, du souffleur, la personne se cachant sur scène dans une palourde vide, prête à suggérer les premiers mots des répliques aux acteurs oubliés..

3.

Un tableau rococo se distingue d'un tableau baroque par la présence de couleurs pastel. Pour simplifier, la peinture baroque était généralement sombre et pesante : une mer déchaînée ou une forêt obscure. Plus tard, dans un tableau rococo accroché à Versailles, le soleil brille à travers les arbres, les vêtements de la cour deviennent plus légers et plus moelleux, les fleurs s'épanouissent, les libertins font d'interminables promenades romantiques. C'est le désir d'un printemps éternel. Celui d'un ordre des choses établi. Un ordre des choses qui, on le sait maintenant, attend d'être renversé par la Révolution française. Aujourd'hui, les couleurs pastel semblent être les rappels froids des faiblesses et des horreurs de la modernité occidentale qui s'éteint lentement. Elles véhiculent un étrange sentiment de tranquillité. Un monde immobile, dans lequel l'humanité privilégiée peut profiter du nuage réconfortant de ce qu'elle appelait hypocritement "la fin de l'histoire".

4.

Les rapiécages, ou patchs, sont des éléments de soin, d'entretien et historiquement définis comme travail féminin. Mais Schweighofer ne répare rien, bien au contraire, elle utilise de manière critique le soin comme pratique sculpturale. Ses œuvres existent en tant qu'addition de moments d'attention. Elle ajuste quelque chose qui n'est pas cassé. Elle coud soigneusement une pièce de soie - parfois vraie, parfois fausse - puis une autre, et encore une autre, brouillant les hiérarchies socialement définies qui existent entre ses matériaux. Elle reconstitue, dans son atelier, l'époque où elle travaillait sur des foulards de soie avec les femmes de sa famille, incarnant des moments domestiques d'émancipation collective.

Parfois, les patchs prennent vie. *The Patchwork Girl of Oz* est un roman écrit par Frank Baum en 1913. Ce livre pour enfants met en scène l'un des personnages du Magicien d'Oz. La généalogie de la Fille au Patchwork est similaire à celle du monstre de Mary Shelley, Frankenstein : faite de chiffons cousus et créée par Margolotte, la femme du Dr Pipt, elle est elle aussi incomprise et abandonnée. Ce n'est que dans une histoire ultérieure qu'elle entretient une relation avec l'Épouvantail, personnage mieux connu qui, comme la Fille au Patchwork, a été assemblé avec du bois, de la paille et des bouts de tissu.

5.

Michaela Schweighofer vit entre Bruxelles et Vienne. Lorsqu'elle est à Bruxelles, elle en arpente les rues et y retrouve les traces des lointains paysages coloniaux qui ont fait de cette ville ce qu'elle est. Les vignes du Congo sont immobilisées dans des décors art-nouveau. Les bibelots vieillissants en ivoire jaune sont protégés de la poussière par les vitres des armoires. Elle franchit une porte en bois, continue, monte les escaliers, trouve une fenêtre et regarde les anciens palais royaux, manifestations architecturales du cauchemar de la classe bourgeoise blanche éduquée qui a voyagé, et voyage encore, "vers le Sud". Des voyages dangereux vers des terres d'abondance où les règles et la normativité, ainsi que les lignes sculpturales, peuvent être contournées. Les moustiques, la nuit, aspirent la rationalité des corps des voyageurs.

6.

« Prétendre qu'il n'y a personne qui écrit l'histoire est une forme de malhonnêteté. »²

Dans une enquête correcte, il ne faut jamais exclure personne. C'est pourquoi un bon détective, surtout au début de l'enquête, ne s'exclut pas lui-même de la liste des suspects possibles. Le détective enquête toujours sur lui-même. Michaela Schweighofer le sait et intègre dans son travail des éléments de son histoire biographique. Les souvenirs de sa famille dans la province autrichienne, les voyages en train qui l'ont amenée devant les édifices baroques viennois, les jardins biologiques et leurs grands palmiers, les déambulations dans les marchés aux puces, les heures passées dans le froid atelier d'artiste, penchée, devant un foulard de soie délavée, ou à lire un PDF sur l'écran lumineux de son ordinateur portable.

CONCLUSION

Dans l'exposition, les matériaux, les choses et les fragments conservent différents types d'énergie et, lorsqu'ils sont assemblés, pliés, enroulés, rapiécés, empilés, encadrés, dispersés, assemblés, maintenus, comparés, fixés, poncés, brûlés, alignés, juxtaposés, cousus, mis en scène, etc., ils acquièrent des fonctions inattendues. Il s'agit d'un moment précis, d'une existence brève et délimitée d'une portion de la réalité. Un coin du monde temporairement défini par une série de choix que Michaela Schweighofer a fait au cours de ses années de sculpture et d'observation attentive des intérieurs et des paysages urbains. Dans l'exposition, si l'on regarde attentivement, il est possible d'avoir un aperçu cristallin de certaines des forces qui nous ont tous conduits là.

Ce moment, contrairement à ce que l'on pense habituellement, est plutôt fragile. Cette fragilité découle paradoxalement de la force des matériaux utilisés pour constituer l'exposition. Plus les matériaux sont solides, plus leur matérialisation sera fragile. Cela peut sembler une contradiction, mais « ... l'amour et la peur augmentent ensemble avec une précision presque mathématique : plus l'amour est grand, plus la peur est grande ».

- Stefano Faoro

Michaela Schweighofer (1983) est une artiste visuelle autrichienne, basée à Bruxelles et à Vienne. Elle a une approche curieuse de la sculpture qui l'amène souvent à s'immerger dans l'artisanat et les nouvelles techniques. Michaela s'intéresse aux questions sociopolitiques et féministes, qu'elle explore dans le cadre de sa pratique et de diverses collaborations. Son travail prend la forme de textes, de conférences, de sculptures et d'installations. En 2020, Forum Stadtpark a publié son livre *FROM THE PROP TO THE INSIDE*, une anthologie théorico-subjective dans laquelle elle interroge sa propre pratique en écrivant et en rassemblant des textes sur le concept de la sculpture en tant qu'accessoire et de la scène en tant qu'installation.

Elle a étudié l'anglais, la psychologie et la philosophie à l'Université Karl-Franzens de Graz et à l'Université Paris VII, ainsi que la vidéo et la sculpture à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne et à l'Université des Beaux-Arts (HFBK) de Hambourg. Elle a exposé son travail et réalisé des projets à la *Neue Galerie*, Graz (AT), au *Kunstverein Eisenstadt* (AT), au *Pogo Bar*, au *KW Institute of Art*, Berlin (DE), à la *Foundation*, Vienne (AT), au *Skulpturinstitut*, Vienne (AT), à *Brut*, Vienne (AT), au *Forum Stadtpark*, Graz (AT), au *Gipsmuseum*, Graz (AT), à la *Galerie der HFBK*, Hambourg (DE) et au *MUMOK*, Vienne (AT).

Stefano Faoro (1984) est artiste et vit et travaille entre l'Allemagne et l'Italie.

² Taffy Brodesser-Akner, *Fresh Air*, 2023